

64267

JOSEPH ZOBEL

# LA RUE CASES-NÈGRES

roman

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PRÉSENCE AFRICAINE

*Le Soleil partagé*, nouvelles.  
*Laghia de la mort*, nouvelles.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Diab'là*, roman, Nouvelles Editions Latines, Paris.  
*La Fête à Paris*, roman, Kraus Reprint, Liechtenstein.  
*Les Jours immobiles*, roman, Kraus Reprint, Liechtenstein.  
*Les Mains pleines d'oiseaux*, roman, Nouvelles Editions Latines.  
*Quand la neige aura fondu*, roman, Editions Caribéennes.  
*Et si la mer n'était pas bleue...*, nouvelles, Editions Caribéennes.

DEDALUS - Acervo - FFLCH-LE

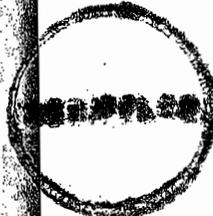
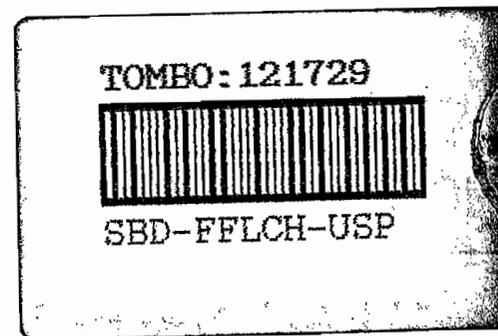
840.99

La rue cases-negres :

Z 72r



21300096113



PRÉSENCE AFRICAINE  
25 bis, rue des Écoles - 75005 Paris  
64, rue Carnot - Dakar

C'est toujours en courant désespérément que nous remontons vers la rue Cases. Et là, de quel héroïsme brille le récit de notre exploit, aux yeux de ceux qui n'avaient pas su nous suivre ! Notre panique même est preuve de vaillance, car :

— Nous avons couru ! Nous avons couru ! Tiens, touche mon cœur.

Avec des yeux démesurés, ils nous admirent ; nous qui sommes allés si loin, nous qui avons connu le chemin terrible qu'ils ne sauraient imaginer, nous qui avons échappé au danger grâce à notre vaillante endurance à la course !

Et s'ajoutent à notre prestige les petits fruits que nous avons dégustés, le rû que nous avons découvert, les pieds de pois-doux que nous avons rencontrés et que nous irons visiter lorsque les fruits en seront mûrs.

Et, pour comble de bonheur, nos parents n'en sauront rien. Ce soir, nous ne serons pas battus.

La peur passée, on a faim, maintenant.

Non, nos camarades n'ont pas tout mangé. Alors, nous commençons par le riz de Paul, Tortilla et Orélie.

Nous avons envahi la case. Tortilla procède au partage, au milieu de nos mains tendues.

Que c'est bon d'être tous parqués dans la case, en l'absence des parents ! Orélie, folle de joie, nous fait visiter la chambre qui s'est embellie depuis que M. Symphor et Mam'zelle Francette, ses parents, ont acheté une à une quatre caisses et des planches, dont ils ont fait un bâti sur lequel sont empilés des haillons recouverts d'une cretonne.

Les enfants dorment toujours dans « la salle », à

terre, sur des hardes. Plus rien dans la chambre, mais nous sommes heureux d'y rester ; parce que c'est une aubaine pour nous de nous trouver dans cette pièce réservée aux grandes personnes. Et puis c'est obscur, et il s'en dégage une odeur particulière, intime, une odeur de sueur — l'odeur des travailleurs de la plantation !

A mon tour, maintenant, de partager mon déjeuner.

Mais je n'ai nulle idée de manger de la façon prescrite par m'man Tine : tremper la farine de manioc avec de l'eau, la remuer pour y incorporer l'huile, etc.

Je n'aime pas la farine à l'eau. En présence de m'man Tine, je fais un effort pour surmonter ma répugnance, et c'est tout. La farine de manioc, je l'aime comme dessert. Soit pétrie dans un récipient avec du sirop brun, sous forme d'un délicieux macadam, soit mélangée avec du sucre cristallisé, dans un cornet de papier qu'on fait couler dans sa bouche. M'man Tine n'ignore pas ma prédilection, d'ailleurs. Et puis, aujourd'hui, je me sens je ne sais quelle envie de me livrer à quelque fantaisie.

Alors, j'invite la bande à manger de la farine et du sucre.

Le sucre se trouve dans une boîte en fer-blanc ; mais dénicher cette boîte, voilà l'affaire ! M'man Tine a le génie de trouver des cachettes et d'y escamoter sa boîte à sucre sans que je m'en aperçoive.

Il est vrai que, moi aussi, j'ai le flair assez subtil pour faire échec à sa ruse. Mais ce n'est pas sans

peine que j'y parviens, car elle change sans cesse de cachette.

Tenez, avant-hier encore, elle était là, sur cette étagère, la boîte à sucre. Je n'avais qu'à prendre une chaise, monter sur la table, allonger le bras.

Or, voilà qu'aujourd'hui elle n'y est plus.

Alors, il me faut réfléchir, calculer, souffrir, là, debout.

A mes pieds, toute la bande, perplexe, me regarde et attend.

— Ma m'man a pas de boîte à sucre, dit Gesner. C'est le dimanche seulement qu'elle achète deux sous de sucre pour faire du café. Mais si elle en avait une, je crois pas qu'elle réussirait à la mettre à l'abri de moi.

Et, résolu à participer activement à la recherche, il me crie :

— Regarde sur tous les soliveaux, à l'entour : les mamans aiment beaucoup cacher les choses sur les soliveaux. Elles s'imaginent que nous savons pas grimper.

Je ne découvre rien, et, découragé, je descends de la table.

Aussitôt, tout le monde se jette avec un zèle tumultueux à la recherche de cette boîte à sucre. Dans tous les coins de la cabane. La chambre entière est soumise à un tel bouleversement, le grabat de m'man Tine est si irrévérencieusement tripoté, les ustensiles s'entrechoquent et résonnent si violemment que je suis pris d'effroi, incapable de toute initiative, impuissant à refréner la violente perquisition de mes camarades.

— Cessez, sortez ! ai-je envie de leur crier.

Mais j'ai peur.

Ciel ! Je l'avais pressenti : un bruit de vaisselle brisée.

Le bol bleu et jaune !

Le bol dans lequel mange m'man Tine !

— C'est toi qui as poussé mon bras.

— C'est toi qui m'as fait faire ça. Tu as fait ça, comme ça, avec ta main.

Romane s'en prend à Paul. Paul accuse Gesner.

Les autres sont muets de stupéfaction.

J'éclate en sanglots.

— Ta maman va te battre ? me demande Romane.

— Je dirai que c'est vous tous qui étiez venus pour voler ici, dis-je avec colère.

— Il faut pas, dit Tortilla ; tu diras que c'est une poule : une poule frisée qui est entrée, qui est montée sur la table et qui a cassé le bol au moment où tu la chassais.

Tous, ils affirment que cette explication est valable. Mais je n'en demeure pas moins inconsolable.

Furieux, je brûle de me jeter sur eux à bras raccourcis, de les chasser de la case de m'man Tine qu'ils ont osé fouiller aussi sauvagement.

Pourtant, je n'en fais rien. Je me console. Puis :

— Mes amis, leur dis-je, je crois que m'man Tine a emporté sa boîte à sucre au champ avec elle : elle en avait parlé l'autre jour.

— Alors, nous allons manger la farine comme ça, avec la morue, s'écria Tortilla.

L'après-midi, à partir d'une certaine heure, nous ne quittons guère la rue Cases. On sait que, lorsque les parents travaillent à la tâche, ils arrivent au moment où l'on s'y attend le moins.

Alors, nous nous adonnons au jeu innocent de chasser les libellules, par exemple ; car les après-midi il y en a des quantités et de toutes les couleurs. Elles se posent sur les arbustes secs, sur les branches mortes des vieux cotonniers, sur les rames de bambou qu'on plante derrière les cases pour les vrilles des ignames ou des haricots.

Je connais toutes les libellules qui hantent les après-midi ensoleillés de l'habitation : les grosses, rouges comme des groseilles, ou marron clair, avec de belles ailes transparentes et droites, bien faites pour être pincées délicatement entre deux doigts. Les plus petites, brunes, aux ailes courtes, jaunâtres, ou traversées d'une raie noire, nerveuse celles-là, sensibles à l'approche de nos mains, farouches ! Enfin, plus aristocratiques, plus rares, les « aiguilles », si ténues et si légères qu'on distingue à peine la petite boule d'or fin qui en forme la tête et la gaze pervenche qui soutient leur vol. Nous savons que les grosses sont faciles à saisir et qu'il suffit de les laisser se poser et d'attendre qu'elles aient faiblement rabattu leurs ailes. Facile pour moi, qui sais marcher sur la pointe des pieds, sans faire de faux pas, et qui possède l'art d'étouffer en marchant le crissement des feuilles sèches. Moi, qui sais juger infailliblement à quelle distance et à quel moment il faut s'arrêter, allonger la main et tendre tout le corps en souplesse, pour refermer le pouce et l'index sur les ailes de la bestiole au repos. Facile pour moi, qui sais, sur une branche bien garnie, saisir une libellule de chaque main, presque en même temps.

Quoi qu'il en soit, celles-là sont les premières que les novices réussissent à tenir. Tandis qu'il faut un

doigté et une belle expérience pour les ailes courtes qui, nerveuses, méfiantes, restent toujours relevées, prêtes à s'envoler au moindre bruissement, à l'approche la plus cauteleuse. On réussit quand même parfois.

Mais personne, ni Gesner, ni Romane, ni moi-même, personne n'a jamais pris une « aiguille » !

Aussi les tenons-nous pour une espèce qui n'est pas faite pour qu'on la touche.

Alors, l'après-midi, nous nous amusons à surprendre ces libellules, à les promener, les ailes prisonnières entre nos doigts. Puis nous les relâchons au moment où elles ne peuvent plus voler, pour le plaisir de les rattraper, les mutiler et de livrer leurs cadavres aux fourmis.

Enfin, arrive le moment où, lassés de tout, nous n'osons plus entreprendre de nouveaux jeux ; comme si les ombres qui s'allongent démesurément et se mélangent par terre pénétraient aussi notre cœur de toute leur mélancolie.

Tortilla nous quitte pour aller laver le canari dans lequel nous avons mangé le riz avec elle, et Romane, dont les guenilles se sont encore déchirées, y fait des nœuds çà et là pour qu'elles puissent tenir autour d'elle.

C'est alors que je me rends compte du désordre dans lequel se trouve la case de m'man Tine.

Sur la table, j'ai posé les morceaux du bol brisé. Tout a été bousculé et je ne puis même pas remettre les objets à leur place.

Par terre, la farine de manioc se mêle à la poussière, et j'ai beau balayer, cela reste incrusté dans les craquelures de la terre battue.

Je n'aurai pas le courage de dire que c'est une poule qui a cassé le bol. M'man Tine n'en croîra rien. Tout me trahit.

Ah ! oui, ce soir m'amènera du malheur.

Et voici que reviennent Gesner et Soumane, visiblement torturés d'anxiété.

— On va nous battre, mes amis ; nos vêtements sont déchirés, dit Gesner.

— C'est comme tu étais ce matin, lui fait Tortilla après un coup d'œil sur les loques de Gesner.

— T'es pas folle, non ! Ce matin, y avait pas ce grand trou, y avait pas ce morceau qui pend ici. Et les épaules ne retombaient pas comme ça.

— Et moi, ajoute Soumane, regarde un peu comment je suis déchiré dans le dos. C'est mamzé Romane qui m'a fait ça en courant dans le chemin de la Trenelle. Elle voulait passer devant moi, elle m'a tenu comme ça, elle a tiré, et crac !

Et moi-même !

Tout à mon émotion du bol brisé, je ne m'étais pas encore regardé ; je n'avais pas encore remarqué cette fente derrière ma chemise, depuis l'ourlet, tout le long de mes cuisses. Et ces deux taches de boue, devant, imprimées sans doute par mes genoux dans la terre humide que recouvrait la paille, lorsque je suis tombé dans le champ.

— C'est rien, s'écrie Tortilla. Et si tu étais comme moi... Tiens, regarde : dans le champ de canne, tout ça était pété ; eh bé ! je l'ai déjà attaché.

En effet, la sordide camisole qui enveloppe le corps de Tortilla s'est rétrécie, et si je ne peux pas remarquer que le nombre de nœuds qui en forment la

contexture a augmenté, je me rends bien compte que ma bonne camarade n'en est que plus nue.

Je voudrais faire quelque chose, quant à moi. Laver mes deux taches de boue, par exemple.

— Mais ç'aura pas le temps de sécher, m'explique Tortilla. Ta maman va te trouver tout mouillé.

Et ce sera encore plus grave.

Faire un nœud pour fermer la déchirure de la blouse. Il ne faut pas y penser non plus : ça va paraître encore davantage.

Que faire ?

— Eh bé ! t'as qu'à faire nika, me suggère Gesner. Tu fais tous les doigts d'une main monter l'un sur l'autre...

— Je sais, je sais.

Mais je l'ai fait une fois afin que m'man Tine ne vît pas une blessure que je m'étais faite au genou, eh bien ! elle avait vu quand même, et elle m'avait lavé mon bobo avec de l'eau salée encore.

— Eh bé ! t'as pas de chance avec nika, conclut Tortilla. Tu devrais essayer d'amarrer ta maman. Tu arraches une poignée de cabouillat (1) là, dans la savane, et tu y fais autant de nœuds que la longueur des brins d'herbe le permet, et tu tiens ça bien fort dans ta main. Puis, lorsque ta maman arrive, tu marches vers elle pour lui dire bonsoir, et avant même de parler, tu laisses tomber le cabouillat derrière toi. Je t'assure que jamais plus tu seras battu. Ta maman pourra te disputer, jurer, mais jamais elle ne portera la main sur toi. Elle sera liée tout bonnement.

(1) Foin.

Nous revoici assemblés, et dans la crainte, à présent.

— Ta robe n'est pas déchirée comme ma veste, me dit Paul. Et puis, demain, ta maman t'en mettra une autre pour coudre celle-ci. Tandis que moi, mon papa a dit que lorsque je l'aurais déchirée, j'irais tout nu.

En effet, ce que Paul appelle sa veste n'est plus qu'une grossière dentelle crasseuse dont je ne vois pas du tout l'utilité. Je le trouverais mieux et plus propre tout nu. Moi aussi, d'ailleurs, j'aimerais bien aller tout nu. Car j'en ai assez d'être battu pour avoir déchiré mes vêtements. Ça se craque aux manches et aux épaules quand on joue, ça se fend au dos quand on passe sous le fil barbelé des clôtures ; ça se déchire à l'ourlet quand on court dans les halliers.

Si nous étions tout nus !

— Moi aussi, j'aimerais mieux être nu...

— Moi aussi !

Qui donc n'eût pas été ravi d'aller tout nu au soleil !

— Eh bé ! propose hardiment Romane, dès ce soir, nous allons demander à nos parents de nous laisser tout nus.

Moi, qui ne me sens pas l'audace de faire une pareille requête à m'man Tine, je propose :

— Nous avons qu'à nous déshabiller aussitôt que nos parents seront partis, le matin, et nous rhabiller le soir lorsqu'ils vont revenir.

— Ça se peut pas, s'écrie Tortilla. Il faut pas rester nus. Nous sommes trop grands : notre Bon Ange va partir.

— C'est quoi, notre Bon Ange ?

— Ah ! tu connais pas ton Bon Ange ?

Le ton railleur de Tortilla me confond encore davantage de mon ignorance.

— Eh bé ! s'écrie-t-elle, en se cambrant brusquement et en portant la main sous son ventre, ton Bon Ange, c'est là. Voilà pourquoi on reste pas nu !

Maintenant, pas une pointe de soleil ni dans les arbres, ni à terre.

C'est le soir. Nos parents vont arriver. Nous serons battus. Ça, on le sent à la manière même dont notre anxiété augmente, à notre incapacité d'être loquaces et joyeux. Et, à vrai dire, je n'ai aucune confiance dans cette boule de cabouillat que je presse dans le creux de ma main et à laquelle, de temps en temps, j'ajoute un nœud.

Ah ! s'il était seulement possible d'être insensible à ces coups de trique sur les jarrets ! Ces coups de houssine à même la peau du derrière !

Nous y avons déjà profondément réfléchi. Mais nous n'avons abouti qu'à quelques manœuvres pour éviter que la volée soit trop longue.

— Au premier coup, dit Orélie, je commence à crier. A crier comme si je meurs. Alors, maman elle-même en est abasourdie. Elle me donne encore un seul coup : ouap ! et elle me crie : « Paix, paix, là ! » Je diminue un peu de crier, je chigne un bon moment pendant que m'man bougonne, et quand sa colère a passé, je me tais.

— Moi, fait Romane, en se frappant la poitrine, je suis une négresse qui a du cœur. Mon papa use une houssine sur moi : pas un cri. Ma m'man a dit que je tiens de ma grand-mère qui était pierre et fer.

Voici M. Gabriel, l'économe, qui passe sur son

mulet. Le travail est fini pour les journaliers. M'man Tine ne va pas tarder.

Je n'irai pas au-devant d'elle. Aucun de nous, je crois, n'ira à la rencontre de ses parents. Nous avons peur.

Nous nous séparons, chacun se retirant près de son logis, et on attend.

Déjà passent les mulets montés par les muletiers brutaux qui leur fouaillent la croupe en jurant à perdre l'âme.

Accroupi sur le seuil de la case, je me pelotonne de plus en plus, consumé par l'angoisse.

Que le soir est lugubre, avec les sentiers que l'ombre absorbe, la tôle des cases qui bleuit, les cocotiers dont les palmes s'alourdissent et bruissent par saccades, et ce grand troupeau d'hommes et de femmes vidés de toute force, qui sortent des champs de canne comme des spectres issus de l'ombre pour on ne sait quel office macabre !

Et tout à l'heure, m'apparaîtra un des ces spectres, particulièrement familier, dont je redoute le retour et que j'attends, et dont la voix me surprend dans ma triste rêverie :

— Qu'est-ce que tu as ? Tu es fatigué d'avoir gambadé sur l'habitation du béké ? me demande m'man Tine.

Je sais que lorsqu'elle commence par ce genre d'interrogatoire, tout finit mal pour moi.

Déjà, je perds contenance, et sans m'en rendre compte, oubliant les recommandations de Tortilla, je laisse mollement tomber mes nœuds de cabouillat à mes pieds.

— Hein ! que faisais-tu à midi sur le chemin de la Trenelle ? poursuit m'man Tine.

Je ne peux pas répondre ; je n'ai pas préparé de réponse à cela.

D'ailleurs, je n'avais nullement prévu qu'elle l'aurait su.

La tête baissée, je joue gauchement avec mes doigts.

De son geste habituel, m'man Tine appuie la manche de sa houe contre la case, dépose son panier de bambou.

— Debout un peu, que je te voie ! me dit-elle.

Lentement, l'œil penaud, je me lève et demeure fixe devant elle, les orteils cramponnés au sol, ne sachant que faire de mes mains.

— Ouais ! s'écrie m'man Tine. C'est dans cet état que je retrouve la robe que je t'ai mise ce matin. Et tes genoux sont écorchés à vif comme le dos des mulets bâtés, et ta tête plus couverte de paille qu'une case au Morne-Mango-Zo !

Déjà, je ne sens pas la terre sous mes pieds. Je suis tellement raidi dans ma position que j'ai mal à mes articulations.

— Alors, tu étais de ce convoi qui suivait le cabrouet dans la trace du Grand Etang ? Et tu étais heureux d'invectiver les bœufs, de lancer des mots de savane à pleine bouche ?

Je ne répons rien. D'ailleurs, en réalité, ce ne sont pas des questions. Ce sont des charges.

— Eh bien ! demain, déclara-t-elle, tu resteras tel que tu es, car j'aurai pas le temps de coudre ta robe.

Et voilà pour ma fugue vers la Trenelle, dont elle

a eu vent, sans doute par ce charretier que nous avions rencontré.

Mais, loin d'être soulagé, mon cœur bondit aussitôt.

J'ai envie d'attaquer le premier le chapitre du bol brisé, mais c'est en vain que j'appelle le courage nécessaire pour faire le mensonge que m'a prescrit Tortilla.

Or, voilà qu'au lieu de s'installer dehors pour fumer sa pipe, m'man Tine entre dans la case.

— Et tu as brisé le bol ! s'écrie-t-elle.

Ma tête se trouble de peur. Pour ne pas perdre l'équilibre, je me crispe à faire craquer mes os.

— Hein ? fait m'man Tine, en revenant vers moi. Viens ici pour me dire ce que tu faisais pour briser le bol, dit-elle alors en m'attrapant par le bras.

Je reste muet, regardant les deux fragments du bol avec des yeux perdus.

— Qu'est-ce que tu faisais ?

Il me semble que c'est bien le moment de sortir ce que Tortilla m'a conseillé de dire ; mais je suis raide jusqu'à la mâchoire. Il semble qu'on me frapperait de coups de bâton que je ne lâcherais pas un cri.

— Seigneur ! s'exclame à nouveau m'man Tine, qu'est-ce qui s'est donc passé ici ?

Et s'adressant encore à moi :

— Qu'est-ce qui t'arrivait ? Qu'est-ce que tu cherchais ?

Je suis tel qu'elle m'a arraché de dehors pour me planter au milieu de la pièce, figé dans mon mutisme, la tête baissée, les yeux à terre.

— Eh bé ! eh bé ! fait m'man Tine, en branlant la

tête pendant que ses yeux parcourent l'intérieur de la cabane.

— Eh bé ! eh bé ! eh bé ! fait-elle encore dans la chambre. Mon lit a été fouillé comme une fosse d'igname (1). Un tremblement de terre n'en aurait pas fait autant !

Alors, sortant brusquement de la chambre, elle me crie :

— Mets-toi en pénitence.

Automatiquement, je me laisse tomber sur les genoux.

M'man Tine retourne dans la chambre, pestant et grommelant avec colère.

— Qu'est-ce que cette petite saleté cherchait dans mes affaires, hein ?

Les rugosités du sol commencent à mordre atrocement dans les vives écorchures de mes genoux. Mais je suis attentivement l'évolution de la fureur de m'man Tine. J'attends avec effroi le moment où elle va me tomber dessus à grands coups du premier objet venu sous sa main, et je ne sens presque rien, sinon une confusion dont je suis anéanti, malgré la raideur stoïque avec laquelle je me tiens là, planté au milieu de la case, sur mes deux genoux.

Brusquement, m'man Tine s'est tue, et comme je ne vois pas ce qu'elle fait, comme je ne peux plus la suivre, je me sens tout à coup perdre l'équilibre. Je ne sais plus où j'en suis.

Cet affreux silence m'isole dans ma confusion, déblayant tout autour de moi, comme au moment où m'man Tine cherche un manche à balai, un

(1) Racine comestible.

« lélé » (1), un bout de corde pour m'assommer.  
J'ai envie de crier d'avance.

Du fond de la chambre, la voix courroucée me demande :

— Ah ! tu cherchais le sucre ? C'est le sucre que tu cherchais !

J'ai à peine le temps de voir m'man Tine sortir de la chambre que sa main, dure comme une motte de terre en carême, vient heurter ma figure.

— Tiens, voilà le sucre que tu cherchais !

Et je reste renversé à terre, foudroyé, entendant sa voix de tonnerre, et résigné à recevoir une averse de coups.

— Remets-toi à genoux !

Je me redresse péniblement sur mes genoux, jetant un coup d'œil en coulisse vers m'man Tine qui, la boîte à sucre à la main, la découvre et l'examine.

— Le petit scélérat ! dit-elle, il a retourné complètement la case et il n'a pas pu trouver le sucre ; et dans ce remuage, il a cassé le bol. Voilà... Enfin, mon Dieu, je peux pas sortir des cannes du béké sans avoir à me tourner le sang quand je rentre dans cette vieille case. Ah non ! j'en peux plus !

Alors, elle décide une fois de plus de m'envoyer à Délia, ma mère.

Car, dit-elle, le Bon Dieu ne peut pas ainsi tolérer que ma mère mène la bonne vie en ville, derrière les chaises des békés qu'elle sert, tandis qu'elle-même est à se faire sécher au soleil comme du tabac, sans pouvoir aller se coucher tranquillement avec son poids de lassitude dans le corps.

(1) Mouvette.

Alors recommence le dévidage de ce que j'ai déjà entendu maintes et maintes fois, chaque fois que je la mets en colère, toutes les fois qu'elle vient d'éprouver de la peine.

— Moi, quand j'étais petite, j'ai donné du tracas à personne. Loin de là. A la mort de ma mère, personne a voulu de moi, sauf tonton Gilbert. Eh bé ! qu'est-ce qu'il a fait de moi, tonton Gilbert ? Il m'a embarquée dans les petites bandes, à arracher des herbes au pied des jeunes cannes, afin que je lui rapporte quelques sous le samedi soir. Pendant ce temps, les carrés de terre que ma mère avait reçus du vieux béké qui était mon grand-père, c'était lui qui en était le maître, y plantait ce qu'il voulait, récoltait, en louait un carré à celui-ci, un demi-carré à celui-là. Moi, j'étais toujours baissée du matin au soir dans un sillon, ma tête plus bas que mon derrière, jusqu'à ce que le Commandeur, M. Valbrun, ayant vu comment j'étais faite, m'a tenue, m'a roulée à terre et m'a enfoncé une enfant dans le ventre. Voilà, eh bé ! ta mère, j'ai pas voulu la mettre dans les petites-bandes. J'ai pas pu l'envoyer à l'école, parce qu'y avait pas encore d'école dans le bourg, mais je l'ai soignée et prop'tée jusqu'à l'âge de douze ans, comme si j'avais été une femme riche ; et puis, je l'ai mise au pair chez Mme Léonce, au bourg. Elle a pas pris un mauvais chemin : elle a appris à laver, à repasser, à brûler du beurre.

« Eh bé ! M. Léonce qui est contremaître à l'usine, lorsque son patron lui avait demandé de lui chercher une jeune personne pour faire le ménage, eh bé ! il lui a envoyé ta mère, parce qu'il savait que c'était une fille capable de servir chez un béké, et que son patron allait bien le récompenser lui-même.

« Si elle avait pas rencontré ton papa qui était cocher de l'Administrateur, elle y serait peut-être jusqu'à l'heure. Mais avant de venir me dire qu'un homme lui adressait la parole, c'est toute enceinte qu'elle se présentait devant moi. J'ai jamais vu la tête de cet homme-là qui s'appelait Eugène et qui est ton père ; et lui-même t'a jamais vu non plus. T'étais pas né qu'on l'a attrapé pour l'envoyer faire la guerre en France. Depuis le jour qu'on dit que la guerre est finie, point d'Eugène. Tout ce que je sais, y avait pas trois mois que ta mère t'avait déposé là dans ma chambre, minch ! elle est partie pour Fort-de-France, pour se placer.

« ... Et c'est moi qui recommence avec toi. Tes maladies, c'est pour moi. Tes crises de vers, c'est pour moi. Et te laver, t'essuyer, t'habiller ! Pendant que toute la journée tu inventes toutes sortes de tracas pour moi, comme si j'en avais pas assez de mes coups de soleil, des averses, des coups de tonnerre, et de la houe avec laquelle il me faut gratter la terre coriace du béké. Et, au lieu de te bien comporter pour ménager mes forces, pour que je puisse durer, afin de te mettre à l'abri, comme j'ai fait de ta maman, tu me pousses à l'envie de te fiche dans les petites-bandes, comme font tous les nègres. Décidément, j'en peux plus. »

Aussi, la semaine prochaine, descendrait-elle au bourg pour demander à une personne « savante » de lui faire une lettre à ma mère, et exposer à celle-ci l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de me garder. Sinon, elle m'enverrait dans les petites-bandes.

Tout en parlant, m'man Tine s'est échauffée, et

malgré son extrême fatigue, avec un zèle de sorcière, elle multiplie ses va-et-vient, les maintes petites opérations de la préparation du dîner.

Je suis toujours à genoux au milieu de la case obscure.

Dehors, le feu se trémousse frénétiquement et, par la porte entrouverte, fait de temps en temps jaillir une lueur jusqu'à moi. Mes genoux se sont engourdis et insensibilisés. Je ne pense même plus à moi. Je me grise, comme d'un breuvage défendu aux enfants, de toutes les paroles amères et tristes que murmure ma grand-mère, et j'aimerais qu'elle ne s'arrêtât pas de parler, qu'elle racontât indéfiniment ces choses que je ne comprends pas entièrement, mais que je sens cruellement.

Or, ma sombre rêverie se brise soudain à la voix irritée de m'man Tine qui me crie :

— Demande pardon, pour sortir de là et me laisser passer.

— P'don, m'man, fais-je.

— Lève-toi, mauvais garnement !

Mes genoux blessés ont saigné, et le sang coagulé les a soudés au sol si fort que c'est en étouffant un cri de douleur que je les ai décollés.

Je suis à peine debout que m'man Tine m'empoigne par un bras et me mène dehors, près du feu où elle a mis une terrine pleine d'eau.

Et toujours maugréant, elle enlève ma blouse, me fait entrer dans la terrine et m'administre une toilette qui est encore une vraie torture car, à cause de l'herbe où je me suis roulé pendant la journée, et des éraflures des feuilles de canne, tout mon corps au contact de l'eau s'enflamme de brûlures, de picote-

ments, de démangeaisons que je traduis en grimaces, contorsions et gémissements.

— Ça t'apprendra! profère m'man Tine.

Et ses mains rugueuses, en rabotant mes écorchures, m'arrachent des cris qui ne m'attirent aucune pitié, puisque, continuant à me bouchonner de plus belle, elle s'appesantit sur mes genoux en disant :

— Enfin, voyez-moi un peu les genoux de ce petit bonhomme!... Ah non! j'en peux plus, j'en peux plus. Il faut que Mamzé Délia vienne chercher son iche (1).

Après mon bain nocturne, après mon dîner tardif, un autre supplice m'attend : la prière.

— Au nom du Père...

— Au nom du Père, répété-je, en faisant le geste.

— Et du Fils...

Je sais que le « et du Fils » se trouve au milieu de la poitrine, sur l'os dur qui est là, et que m'man Tine m'a déjà fait toucher au début pour fixer ma mémoire.

— Et du Saint-Esprit.

A partir de ce moment, je m'embrouille. Ma main saute d'une épaule à l'autre, sans oser se poser sur aucune.

Je regarde m'man Tine, guettant son approbation ou un réflexe de répulsion.

Ma main recommence à danser de peur, trébuché, touche une épaule.

— Et du Fils, fis-je, mal assuré.

— Petit maudit, s'écrie m'man Tine! Tu trouves pas qu'on est déjà assez misérable comme ça pour

(1) Son enfant.

que tu fasses le signe de la croix à l'envers! Je t'ai déjà dit que « Et du Saint-Esprit » se trouve sur l'épaule gauche, celle-ci, celle-ci! me fait-elle, en tamponnant mon épaule avec ma main prise dans la sienne.

Ce soir-là, m'man Tine n'abrège pas ma prière comme elle le fait parfois, lorsqu'elle est fatiguée ou que j'ai sommeil. Au contraire : elle commence depuis le « Mettons-nous en la présence de Dieu », passe par le « Notre Père », le « Je vous Salue », le « Je crois en Dieu ». Elle refuse de me souffler un mot, me criant « après, après! » à chaque fois que je m'arrête.

Alors j'ai la sensation de tituber, en m'écorchant les orteils et les genoux dans d'interminables chemins tortueux, rocailleux, épineux. Le « Je crois en Dieu » surtout m'apparaît comme un sentier étroit, serpentant sur un morne dont le sommet perce le ciel.

Et quand, enfin, je suis parvenu à... « est monté au ciel, est assis à la droite »... », il semble que je me trouve alors sur les hauts sommets, en plein vent. Alors, je respire profondément, et avec le « d'où il viendra pour juger... », je redescends l'autre versant de la colline. Mais hélas! pour m'égarer désespérément dans le dédale de tous les « actes » de foi, de contrition et d'espérance, dont je ne vois pas l'issue : car, chaque fois, selon son inspiration, m'man Tine me fait remonter par le « O Vierge des vierges » et termine la prière d'une manière improvisée : soit une « invocation », soit une longue litanie, soit une prière pour « les morts, les amis et les ennemis »...

Après quoi, il me faut, de ma propre improvisation, demander à Dieu « la force, le courage et la

grâce de ne pas pisser au lit, de ne pas chiper du sucre, de rester dans la case toute la journée, et de ne pas déchirer mes vêtements ».

Certains soirs, j'arrive au bout, tant bien que mal. Mais ce soir-là, je fais faillite. J'ai trop mal aux genoux. Je suis trop fatigué, anéanti par mes émotions. J'ai trop sommeil. J'ai bredouillé aussi longtemps que j'ai pu, et je m'écroule.

Vautré dans mes haillons qui gardent encore la tiédeur du soleil de toute la journée, j'entends vaguement des vagissements : Gesner ou Tortilla qui n'a pas encore fini d'expier ses forfaits.

Les grandes personnes formaient un monde qui nous imposait surtout par son mystère. Monde mystérieux, en effet, où l'on se procurait soi-même sa nourriture, où l'on n'était pas battu (il est vrai que M. Donatien battait chaque soir Mam'zelle Horacia, sa femme ; mais celle-ci ne lui ménageait pas non plus les coups de dents), monde où l'on ne tombait pas en marchant ni en courant, où l'on ne pleurait pas. Monde étrange ! D'où notre profonde admiration pour les hommes et les femmes de la rue Cases-Nègres. J'aimais surtout ceux qui n'avaient pas d'enfants. Les parents de mes camarades, je les craignais encore plus que m'man Tine. Des gens qui battaient leurs enfants. Des gens qui s'en prenaient toujours à nous, les enfants. Tandis que les travailleurs sans enfants nous envoyaient faire des petites courses à « la maison », distraction très recherchée par nous, et partant, se montraient fort bienveillants à notre égard, nous gâtaient même un peu.

— Le meilleur homme de l'habitation, affirme Gesner, c'est M. Saint-Louis.

— M. Saint-Louis ! s'écrie Soumane, je l'aime pas. L'autre jour, je passais près de son jardin, eh bé ! parce que j'ai tiré tout bonnement une petite paille de la haie, il a hélé après moi (j'avais pas vu qu'il était là), il a hélé après moi comme un diable. Et il est allé dire à ma maman que c'est moi qui démolis sa haie pour y dénicher des oiseaux.

— Moi non plus, ajoute Victorine, je l'aime pas beaucoup. Un jour, son prunier était chargé, je lui ai demandé une petite prune, et il a dit que c'était pas assez mûr, que ça allait me donner des crises de vers... Chaque fois qu'on lui demande quelque chose, c'est pas encore mûr.

— Et puis, il plante des bouteilles cassées tout autour de son jardin pour nous estropier.

— Eh bé ! moi, intervient Gesner, M. Saint-Louis, il me donne tout. Le dimanche, il me fait entrer chez lui, il me dit de m'asseoir dans un petit coin à terre, et lorsque son manger est cuit, il me donne des morceaux d'igname gros comme ça, avec de la morue. Il m'a même promis de me prendre un nid d'oiseaux avec des petits dans son jardin.

M. Saint-Louis était un grand bonhomme noir, dont les épaules montaient et descendaient doucement à chaque pas, tel le dos d'un cheval qui va à loisir. Au bas de son ténébreux visage presque entièrement caché par les bords d'un vieux chapeau de paille, il portait une barbe grisâtre que, pour rien au monde, je n'aurais osé toucher. A ce chapeau de paille répondait un pantalon retroussé jusqu'à ses

mollets et sur lequel retombait un pagne fait d'un sac ayant contenu du guano.

La case de M. Saint-Louis se trouvait derrière celle de m'man Tine. Comme sur un côté il n'avait pas de voisin, il avait clos avec des branches de cocotiers un grand carré de terrain où il travaillait le dimanche et le lundi.

Mais personne d'entre nous ne savait ce que M. Saint-Louis cultivait dans son jardin. Si compacte était la haie qu'aucun regard ne pouvait la percer. On voyait bien dépasser la tête d'un prunier et d'un avocatier, mais le reste, on ne savait pas ce que c'était, quand ça mûrissait, quand ça se récoltait.

J'avais entendu dire plusieurs fois que ce devait être un jardin où M. Saint-Louis cultivait des plantes pour guérir les maladies.

Pensez donc si ce jardin hantait notre imagination et torturait notre curiosité. Nous en avons de la crainte pourtant. Comme la haie, à une certaine saison, était bourrée de nids d'oiseaux, ce jardin, malgré le mystère qui s'en dégageait, la science avec laquelle il était protégé, demeurait pour nous un objectif inviolable mais attirant.

Romane, c'est Mam'zelle Appoline qu'elle préfère. Une vieille qui n'y voit pas bien clair, et qui nous appelle pour lui retirer des chiques des pieds, ce que je n'aime pas faire. Car elle en a trop, des chiques. Ses pieds sentent comme un crapaud pourri.

Tortilla préfère M. Asselin, Asselin-pain. Quelqu'un qui ne fait jamais du feu chez lui. Il n'a pas de femme et ne se nourrit que de pain, de morue salée et de rhum. C'est le nègre le plus robuste de la rue

Cases. Quand il court, il fait vibrer la terre. C'est aussi le nègre le plus nu. Même son pagne est troué. Et il a des dents larges, blanches, bien alignées. Son rire crée le moment le plus gai qu'on puisse goûter. Et quand il danse le laghia, le samedi soir, on souhaiterait que la nuit ne finisse pas et que les flambeaux ne s'éteignent jamais.

Moi, mon grand ami ne me donne rien. Il est le plus vieux, le plus misérable, le plus abandonné de toute la plantation. Et je l'aime plus que de courir, gambader, me dissiper ou chiper du sucre.

Moi qui ne peux pas tenir en place un instant, je resterais longtemps assis tranquillement à côté de lui. Sa cabane est la plus dénudée et la plus sordide, mais je la préfère à celle de m'man Tine qui est une des plus belles et des mieux tenues de la rue Cases.

— Les enfants ne doivent pas toujours être fourrés chez les gens, me rappelle ma grand-mère ; c'est mal élevé.

Mais le soir, pendant que je regardais fumer m'man Tine, je ne souhaitais qu'une chose, je n'attendais qu'une chose : que la voix de M. Médouze m'eût appelé.

Devant une porte qui béait sur l'obscurité déjà accumulée dans la case, une ombre à peine visible de loin m'attendait. C'était pour m'envoyer demander un peu de sel à m'man Tine, ou acheter deux sous de kérosine à la boutique.

Puis, devant la case, nous allumions un feu entre trois pierres. C'était moi qui cherchais aux alentours les brindilles dont la flamme est friande.

Tandis que dans le canari un tumultueux bouillon convertissait les racines sauvages rapportées du

champ de canne où il avait travaillé, le spectre s'asseyait sur le seuil de la case, au bord de cette terrible gueule rectangulaire qui buvait la nuit, et je me mettais à côté de lui. Il bourrait sa pipe ; lorsqu'il avait fini, j'allais près du foyer lui prendre une brindille enflammée, et lorsque sa tête se penchait dessus pour allumer sa pipe, la lueur lui appliquait sur le visage un masque hallucinant — le vrai visage de M. Médouze — avec sa tête grenée de cheveux roussâtres, sa barbe à l'aspect de ronces et ses yeux dont on ne voyait jamais qu'un petit filet, parce que ses paupières restaient presque fermées.

La lueur du foyer éclairait toute la façade de la case ; et le corps de M. Médouze, vêtu seulement d'un pagne pareil à celui de M. Saint-Louis, avec, au cou, un minuscule sachet noir de crasse et attaché à une fibre, ressemblait à un beau corps d'homme que la flamme avait longuement grillé et qu'elle se plaisait maintenant à patiner dans toutes les gammes de bruns.

Il achevait sa pipe silencieusement, presque sans bouger. Au bout d'un instant, comme se réveillant de son inertie, il se raclait la gorge, crachait, et, d'une voix qui se dérobaît à tout instant, il s'écriait à brûle-pourpoint :

— Titim' !

Là-dessus, mon attention se ranimait d'un bond, et ma joie explosait en ma prompte réplique :

— Bois sec !

Ainsi commençait notre partie d'énigmes.

— Je suis ici, je suis en France ! propose M. Médouze.

Feignant de chercher intensément, je le regarde

simplement. Son visage fixe et calme reprend encore à la lueur des flammes qui se trémoussent sous le canari des expressions fantastiques. Il sait d'ailleurs que je ne trouverai pas la réponse à sa devinette et que j'attends.

— Une lettre, me dit-il enfin.

Une lettre ? Je ne sais pas ce que c'est ; mais cela ne me semble que plus merveilleux. En général, M. Médouze, comme par une sorte de révision, reprend les « titims » les plus élémentaires, ceux dont je connais déjà la clé.

— Quand l'eau a monté un morne ?

— C'est une noix de coco, fais-je du tac au tac.

— Quand l'eau descend un morne ?

— Une canne à sucre !

— Quand Madame met son tablier par-derrière ?

— C'est l'ongle d'un doigt.

Puis il passe aux plus difficiles :

— Madame est dans sa chambre et ses cheveux flottent en dehors.

Silence. Long silence. Quelques bouffées lentement pompées de la vieille pipe, et c'est lui-même qui va répondre :

— Un pied d'igname.

Cela me paraît extraordinaire.

— Mais oui, explique-t-il : l'igname est dans la terre qui lui sert de chambre, et ses vrilles, comme des boucles de cheveux, grimpent sur les rames.

Tout l'attrait de ces séances de devinettes est de découvrir comment un monde d'objets s'apparente, s'identifie à un monde de personnes ou d'animaux. Comment une carafe en terre cuite qu'on tient par le goulot devient un domestique qui ne sert de l'eau à

son maître que lorsque ce dernier l'étrangle. Comment le parasol du géreur apparaît comme « une case à un seul poteau ».

Ainsi, sur la simple intervention de M. Médouze, le monde se dilate, se multiplie, grouille vertigineusement autour de moi.

Lorsque M. Médouze aura fini sa pipe, il crachera énergiquement, passera le revers de sa main sur ses lèvres, dans la broussaille crissante de sa barbe. Alors s'ouvrira la partie la plus troublante de la soirée.

— Eh cric !

— Eh crac !

Mon cœur repart d'un grand galop, mes yeux s'embrasent.

— Trois fois bels contes !

— Tous les contes sont bons à dire.

— Quelle est la mère de Chien ?

— Chienne.

— Le père de Chien ?

— Chien.

— Abouhou !

— Biah !

J'ai très bien répondu au préambule.

Un silence. Je retiens mon souffle.

— Eh bé ! y avait une fois, repart lentement M. Médouze, au temps où Lapin marchait en costume de toile blanche et chapeau Panama ; au temps où toutes les traces de Petit-Morne étaient pavées de diamants, de rubis, de topazes (toutes les ravines coulaient de l'or et le Grand Etang était un bassin de miel), au temps où moi, Médouze, j'étais Médouze ;

il y avait une fois, en ce temps-là, un vieil homme qui vivait tout seul dans un château, loin, loin, loin.

« Un menteur dirait loin comme d'ici à Grand-Rivière. Mon frère, qui était un peu menteur, aurait dit comme d'ici à Sainte-Lucie. Mais moi, qui ne suis point menteur, je dis que c'était loin comme d'ici en Guinée... hé cric ! »

— Hé crac !

— Cet homme vivait seul, il était d'un certain âge, reprend Médouze ; mais il ne manquait de rien. Un matin, il enfila ses bottes, prit son chapeau et, en ayant soin de ne rien boire ni manger, il enfourcha son cheval blanc et partit.

« D'abord, le voyage commença dans un parfait silence. Comme si le cheval galopait sur des nuages. Puis, avec le lever du soleil, l'homme fut lui-même étonné d'entendre une musique qui le suivait. Il ralentit, la musique se fit lente et sourde. Il s'arrêta ; silence. Il éperonna sa monture, la musique recommença.

« Il se rendit compte alors que c'étaient les quatre fers du cheval qui jouaient aussi harmonieusement :

*C'est le bal de la reine,*

*Plakata, plakata*

*C'est le bal de la reine,*

*Plakata, plakata.*

« Mais quelle musique ! »

*C'est le bal de la reine.*

Médouze chante. De sa voix sombre et râpeuse, il imite cent violons, vingt « mamans-violons » (vio-

loncelles), dix clarinettes et quinze contrebasses.

Gagné à sa ferveur, je reprends avec lui la chanson magique :

*Plakata, plakata.*

Mais, hélas ! voilà que la voix de m'man Tine retentit et vient briser notre duo. Il faut que, le cœur lourd de regret, contrarié à en pleurer, je renonce à la suite de la féérique histoire, et que j'abandonne précipitamment mon vieil ami en lui jetant un hâtif « bonne nuit ».

Il en est ainsi presque chaque soir. Je ne peux jamais entendre un conte jusqu'à la fin. Je ne sais si c'est m'man Tine qui m'appelle trop tôt, quoiqu'elle me gronde toujours de m'être trop attardé, ou si c'est Médouze qui ne raconte pas assez vite. En tout cas, il n'est pas de soir où je le quitte sans que mon cœur et ma curiosité soient inapaisés.

En plus de Petit-Morne, de ses travailleurs et de nous-mêmes, nous savons que la terre s'étend encore plus loin, au-delà de l'usine dont nous apercevons les cheminées, et que par-delà les mornes, qui clôturent la plantation, il y a d'autres plantations semblables.

On sait aussi qu'il y a la ville, Fort-de-France, où circulent beaucoup d'automobiles.

M'man Tine m'a déjà entretenu d'un pays très lointain qui se nomme la France, où les gens ont la peau blanche et parlent d'une manière qu'on appelle « français » ; un pays d'où vient la farine qui sert à

faire le pain et les gâteaux, et où l'on fabrique toutes sortes de belles choses.

Enfin, certains soirs, soit dans ses contes, soit dans ses propos, M. Médouze évoque un autre pays plus lointain, plus profond que la France, et qui est celui de son père : la Guinée. Là, les gens sont comme lui et moi ; mais ils ne meurent pas de fatigue ni de faim.

On n'y voit pas la misère comme ici.

Rien de plus étrange que de voir M. Médouze évoquer la Guinée, d'entendre la voix qui monte de ses entrailles quand il parle de l'esclavage et raconte l'horrible histoire que lui avait dite son père, de l'enlèvement de sa famille, de la disparition de ses neuf oncles et tantes, de son grand-père et de sa grand-mère.

— Chaque fois que mon père essayait de conter sa vie, poursuit-il, arrivé à : « J'avais un grand frère qui s'appelait Ousmane, une petite sœur qui s'appelait Sokhna, la dernière », il refermait très fort ses yeux, se taisant brusquement. Et moi aussi, je me mordais les lèvres comme si j'avais reçu un caillou dans le cœur. « J'étais jeune, disait mon père, lorsque tous les nègres s'enfuirent des plantations, parce qu'on avait dit que l'esclavage était fini. » Moi aussi, je gambadai de joie et je parcourus toute la Martinique en courant ; car depuis longtemps j'avais tant envie de fuir, de me sauver. Mais, quand je fus revenu de l'ivresse de la libération, je dus constater que rien n'avait changé pour moi ni pour mes compagnons de chaîne. Je n'avais pas retrouvé mes frères et sœurs, ni mon père, ni ma mère. Je restai comme tous les nègres dans ce pays maudit : les békés gardaient la terre, toute la terre du pays, et nous continuions à